

— Ah ! nul ne servit mieux que moi, monsieur, dit-il.

— Êtes-vous donc aussi condamné à défendre vos droits devant des juges ?

— Et contre un adversaire qui ne négligera rien pour me déposséder.

— C'est comme le mien, dit Michel ; s'il gagne son procès, je perds tout ce que j'ai acquis le passé.

— Moi, tout ce que me promettait l'avenir.

— Le fruit de mon travail ira enrichir un homme avide.

— Toutes mes espérances seront anéanties au profit d'un hypocrite.

— Et cependant je crains que la loi ne fasse taire l'équité.

— Moi, que l'intrigue ne l'emporte sur le bon droit.

— Ah ! je le vois, s'écria Michel, notre position est la même, monsieur ; vous plaidez aussi contre quelque Christian Loffman.

— Christian Loffman ! répéta l'étranger ; c'est mon nom.

— Le vôtre !

— Et mon adversaire s'appel Michel Ritter.

— C'est aussi mon nom !

Les deux hommes se regardèrent avec une surprise mêlée de colère et de haine ; Florence parut effrayée.

— Descendons, Michel, dit-elle en posant une main sur le bras de son frère. Mais celui-ci ne l'écoutait pas.

— Ce que M. Loffman vient de dire de son adversaire est une calomnie ! s'écria-t-il en regardant l'étranger avec des yeux étincelants.

— Et ce que M. Ritter a dit du sien est un mensonge ! répliqua vivement le jeune homme.

— Au nom du ciel ! descendons, reprit la jeune fille tremblante.

— Soit, dit Michel ; les explications seront plus facile sur terre.

— Et j'espère qu'elles seront décisives, ajouta Loffman d'un ton significatif.

Il avait tiré le cordon de la sonnette, et les trois voyageurs attendirent un instant en silence ; mais le ballon demeura immobile. Le jeune homme sonna une seconde fois, puis une troisième, sans être plus heureux.

— Le gardien doit pourtant nous entendre, murmura-t-il en tirant de nouveau le cordon.

— Il n'y a plus de gardien ! s'écria Florence, qui avait penché la tête hors de la nacelle.

— C'est la vérité, dit Michel en regardant à son tour ; l'émeute continue et lui aura fait peur. Voyez ce feu de joie dans lequel la foule jette les bancs.

— Et cette troupe de jeune gens qui parcourent les allées en brisant les lampions.

— Les voilà sous le ballon... Dieu !

— Que font-ils ?

— Ils détachent les freins.

— Que dites-vous ?

— Voyez !...

Les trois voyageurs se penchèrent en même temps, en poussant un grand cri et agitant les mains ; mais il était trop tard. Croyant la nacelle vide, les étudiants avaient coupé les cordes qui retenaient le ballon captif ; et celui-ci, s'élevant avec une rapidité prodigieuse, disparut bientôt dans les brumes du soir.

*La fin au prochain numéro.*